



Il était une fois Le Plaza (S01E05), 2021. Concept : Fabienne Radi. Graphisme : Clovis Duran.

Rajouter de la couleur, est-ce une bonne idée ?

FABIENNE RADI

Parmi les 7 films dont le titre comprend une couleur qui ont été choisis pour le 5^e et dernier épisode de la saison 1 de la série *Il était une fois Le Plaza*, 3 sont en noir et blanc. Il s'agit de *Goupi mains rouges* (Jacques Becker, 1943), *L'homme au bras d'or* (Otto Preminger, 1955) et *L'inquiétante Dame en noir* (Richard Quine, 1962). Si le dernier ne pose pas de problème (on peut être sûr qu'une dame en noir sera bien en noir dans un film en noir et blanc), pour les deux autres films les spectateurs sont priés de croire le titre *sur parole* car les images ne pourront pas leur confirmer si celui-ci dit vrai.

Goupi a-t-il vraiment des mains rouges ? Comment savoir si le bras de l'homme au bras d'or est réellement en or ? se demandent avec une fausse naïveté et une vraie curiosité les Bouvard et Pécuchet contemporains au moment de poser leur derrière sur un siège en velours dans un cinéma projetant l'un de ces films, ou d'écraser leur index sur le cla-

vier de leur ordinateur pour lancer la vidéo de ces mêmes films.

Il convient de répondre sérieusement à ces deux questions.

Si le héros de *Goupi mains rouges* s'appelle effectivement Goupi, en revanche il n'a pas plus les mains rouges que vous et moi. C'est juste qu'il a hérité du sobriquet de son grand-oncle. Selon la légende familiale des *Goupi* (oui c'est un nom de famille et pas un surnom), ce grand-oncle aurait trempé ses mains dans le sang de Marie-Antoinette. Marie-Antoinette qui, lorsqu'elle se coupait un doigt, avait du sang rouge comme vous et moi, même si, en tant qu'archiduchesse d'Autriche, princesse impériale de Hongrie et reine de France, elle était censée avoir du sang bleu.

Tout le monde le sait, les nobles n'ont pas du sang bleu pour de vrai – de même que les révolutionnaires qui montent aux barricades ne se baladent pas réellement *sans culotte*. Ce sont des expressions imagées qui font le sel de la langue française. Notons que si les nobles avaient vraiment du sang bleu, Goupi et son grand-oncle se seraient du coup appelés Goupi mains bleues et pas Goupi mains rouges.

Tout ça ne règle pas le problème de savoir si Goupi sur l'écran a vraiment les mains de la couleur du sang de Marie-Antoinette, qu'il (le sang) soit rouge ou bleu. Ce qui est sûr en tous cas, c'est qu'elles (les mains) ne sont pas blanches puisqu'il y a du sang dessus, bleu ou rouge on s'en fout. Pour régler le problème une fois pour toutes, on propose de rebaptiser ce film *Goupi mains sales*.

Dans *L'Homme au bras d'or*, on comprend très vite que le problème n'a rien à voir avec la couleur du bras de l'homme en question, couleur qui doit osciller entre le rose pâle et le beige clair puisqu'il s'agit du bras de Frank Sinatra. Ce bras d'or doit son appellation au fait que le personnage joué par Sinatra est tombé dans l'enfer de la drogue et que toutes ses économies filent dans ledit bras par le biais d'une seringue. Le film aurait tout aussi bien pu s'appeler *L'homme au bras qui coûtait bonbon*, mais le titre eût été moins porteur. Notons au passage que le roman éponyme de Nelson Algren, dont est adapté le film, a été traduit par Boris Vian en 1956, peu après qu'il a écrit « La plainte du progrès ».

Qu'importe la couleur du bras, ce qui compte c'est le bras lui-même, dont s'est emparé Saul Bass, créateur des plus beaux génériques du cinéma de la deuxième moitié du XX^e siècle, pour l'affiche du film de Preminger. On y voit un gros bras – noir et pas doré – comme tombé du ciel et doté à son extrémité d'une main effrayante qui ressemble à une pelle mécanique. Le film, un mélo qui n'a pas très bien vieilli, reste dans la mémoire des cinéphiles surtout pour ce bras dessiné par Saul Bass ainsi que pour la musique d'Elmer Bernstein, autre figure légendaire du cinéma américain de l'époque.

Passons aux films plus récents et donc forcément (quoique) en couleurs. Pas besoin d'aller chercher de midi à quatorze heures avec Coline Serreau qui a logiquement, et un peu paresseusement, intitulé son film *La belle verte* tout simplement parce qu'il se passe sur une planète de cette couleur.

En revanche, pas de trace d'orange dans le film de Stanley Kubrick *Orange mécanique*. On voit Malcom McDowell et ses copains se balader dans un univers urbain décadent.

Chemise et pantalon blancs façon joueur de cricket, chapeau melon et bretelles de gentleman anglais, mais aussi boots militaires, protège-sexe en caoutchouc, faux-cils portés sur un seul œil et canne anglaise qui n'augurent rien de bon pour ceux qui vont croiser leur route. Anthony Burgess, l'auteur du livre dont s'est inspiré Kubrick, explique que le titre vient d'une expression cockney, *He's as queer as a clockwork orange*, que l'on utilise pour désigner quelqu'un d'étrange. En Malaisie, où Burgess a habité et enseigné durant plusieurs années, *orang* veut aussi dire *être humain* (ce qui a d'ailleurs donné *orang-outan*). Le titre inventé par Burgess peut donc signifier également *l'homme mécanique*. Soit l'état du héros joué par McDowell après l'effrayante *thérapie par aversion* qu'il se verra infliger dans la deuxième partie du film. Exit la couleur orange, qui n'est là finalement que pour des motifs anecdotiques.

On ne s'étendra pas ici sur *L'Ombre blanche* (John Gray, 1996), adaptation plutôt banale du titre anglais *The Glimmer Man*, qui signifie *l'homme qui brille* ou encore

l'homme luisant, cette dernière version ayant dû être éliminée d'office vu la référence au cousin de la coccinelle, qu'on s'obstine à appeler *ver luisant* alors que ce n'est absolument pas un ver mais un insecte.

Quant à *La Panthère rose*, elle n'existe tout simplement pas. Ou plus exactement elle n'apparaît que dans le générique du film que Blake Edwards réalise en 1963. Elle sera suivie par une ribambelle d'autres *Panthères*, où l'on suit les aventures de l'inspecteur Jacques Clouseau, archétype du policier français maladroit semeur de chaos, qui sera joué 6 fois par Peter Sellers et 2 fois par Roberto Benigni, avec plus ou moins de bonheur. La grande affaire de l'inspecteur, c'est d'enquêter sur la disparition d'un diamant rose. Blake Edwards eut l'idée, on ne sait pas bien pourquoi, de demander au *cartoonist* Friz Freleng de faire un générique avec une panthère rose censée représenter ce bijou. Grand succès à la première du film où l'assemblée se leva comme un seul homme – ou une seule femme – pour faire un triomphe à cet animal rose et malingre aux yeux globuleux et à la dé-

marche chaloupée tenant son fume-cigarette avec une nonchalance étudiée. Hypothèse : si l'on tient compte du fait que le LSD n'était pas encore interdit aux États-Unis au moment du tournage du film, on peut se demander si la panthère n'est pas une variation des *éléphants roses*, métaphore relative aux hallucinations inventée par Jack London dans *Le Cabaret de la dernière chance* (1913). Qu'importe l'animal, pourvu qu'il soit rose.

Pour clore cette première saison dédiée aux titres de films (tous projetés au Plaza), il nous a semblé pertinent de finir en beauté en rajoutant de la couleur : le triptyque d'affiches dont vous avez présentement une copie sous le nez comporte 3 couleurs (et non pas 2 comme dans les épisodes précédents). Un fond jaune, des lettres bleues et, si vous regardez bien l'image en vous approchant de cette page, de fines lignes vertes entourant les carrés jaunes. Ce vert est obtenu par la superposition des deux autres couleurs. Il électrise l'ensemble et fait friser le regard. Pas besoin ici de LSD pour pouvoir s'exclamer : Oh la belle verte !

La belle verte (Coline Serreau 1996)
Goupi mains rouges (Jacques Becker, 1943)
Orange mécanique (Stanley Kubrick, 1971)
La Panthère rose (Blake Edwards, 1963)
L'inquiétante Dame en noir (Richard Quine, 1962)
L'Ombre blanche (John Gray, 1996)
L'Homme au bras d'or (Otto Preminger, 1955)